

Léon-François Hoffmann

## L'haïtienne fut-elle une révolution?

La suite d'événements historiques qui aboutirent à la naissance de la République d'Haïti se caractérise par son extrême complexité, ne fût-ce que parce que, commencée au sein de la population blanche libre quelques semaines après celle de la métropole, elle ne prit fin qu'en 1804, après treize années de combats pratiquement continus et toujours atroces. L'on pourrait d'ailleurs considérer que ce que les historiens appellent la Révolution haïtienne se poursuivit, sous forme de guerre civile entre Haïtiens, pendant une quinzaine d'années après la capitulation des Français. Dans la mesure où la lutte pour l'indépendance d'Haïti sur laquelle débouchent les révoltes initiales ne prit fin qu'avec l'établissement sur l'ensemble du territoire national d'un gouvernement unique, son aboutissement politique ne se produisit qu'en 1820, avec le suicide du roi Henri Christophe et l'unification définitive du pays sous la forme républicaine de gouvernement qui, exception faite de l'éphémère empire de Faustin I<sup>er</sup> Soulouque, se maintiendra jusqu'à nos jours.

Étant donné non seulement la dimension temporelle de la Révolution haïtienne mais la variété des acteurs qui y prirent part, la complexité des idéologies et des passions qui s'y affrontèrent, les jeux d'alliances et des trahisons qui s'y déroulèrent, ainsi que ses répercussions en France métropolitaine, dans les Antilles, sur l'histoire des abolitions de l'esclavage et enfin les préjugés racistes ou coloristes de bien des historiens, tant haïtiens qu'étrangers, il est compréhensible que nous ne disposions pas d'une histoire nettement satisfaisante de la Révolution. Un simple relevé chronologique exigerait non seulement des précisions jour par jour mais pratiquement localité par localité, des événements à première vue contradictoires se produisant au même moment dans des lieux voisins les uns des autres.<sup>1</sup>

---

1 Les exposés les plus détaillés se trouvent dans les *Études sur l'histoire d'Haïti* de l'historien haïtien Beaubrun Ardouin, en onze volumes publiés à Paris chez Dezobry et Magdaleine et, pour les volumes VI, VII et VIII, à l'Imprimerie de Moquet, entre 1853 et 1860, et dans l'*Histoire d'Haïti* de son compatriote Thomas

Pour mieux cerner la Révolution haïtienne, il n'est peut-être pas inutile non pas tant de la comparer que de la mettre en parallèle avec d'autres révolutions qui ont eu lieu dans le monde. Encore que, dans la langue de tous les jours, le mot «révolution» recouvre des réalités souvent très différentes. Nous appelons en effet «révolution» des événements historiques aussi différents les uns des autres que la Révolution anglaise de Cromwell en 1688, la Révolution américaine, les Révolutions françaises de 1789, de 1830, de 1848. Le coup d'état de 1851, et la Commune ne semblent cependant pas constituer des révolutions au même titre; le premier sans doute parce qu'il s'agit d'un coup de force militaire qu'aucune participation populaire n'accompagnait, la seconde parce que, pour exaltante qu'elle puisse avoir été, aucune de ses aspirations ne fut réalisée. Au XX<sup>e</sup> siècle, particulièrement fertile en la matière, nous avons la mexicaine, la soviétique, l'irlandaise, la chinoise, la cubaine, la portugaise (dite «des œillets»), la québécoise (dite «tranquille»), l'algérienne, l'iranienne, et si l'on veut, la parisienne dite «de 68», entre tant d'autres. Qu'est-ce que ces «révolutions» ont en commun, à part d'être, selon le dictionnaire Littré, un «système d'opinions composées d'hostilité au passé et de recherche d'un nouvel avenir»? Jolie formulation, certes, et qui convient autant à la Révolution haïtienne qu'aux autres, mais qui reste tautologique. Le fait est que, dans la pratique, chaque révolution a des acteurs, des objectifs, une idéologie et une dynamique qui lui sont propres.

Curieusement, en français du moins, on ne parle guère de «révolution» fasciste, ou nazi, ou franquiste, ou pétiniste ou pinochétiste. Cela semble indiquer que le terme «révolution» a généralement dans notre langue une connotation positive, et ne s'applique qu'à des mouvements dont nous estimons qu'ils ont été animés par un humanisme progressiste et qu'ils vont dans le sens de l'histoire (si telle chose existe). Il n'y a pas de doute que, dans cette optique, l'haïtienne est une révolution et même qu'elle est exemplaire: quel plus beau titre de gloire que celui d'avoir mené à l'éradication sur son sol de cette obs-

---

Madiou, en quatre volumes publiés à Port-au-Prince, à l'Imprimerie J. Courtois pour les trois premiers et à l'Imprimerie J. Verrollot pour le dernier, en 1847-1904. Ces deux historiens ont été accusés de partialité systématique en faveur des dirigeants mulâtres et de leur idéologie.

cénité qu'est l'esclavage et d'avoir été le coup d'envoi pour la revendication de la dignité humaine par le peuple noir?

Une autre définition que donne le dictionnaire Littré du mot «révolution» est: «Changement brusque et violent dans la politique et le gouvernement d'un état». Brusque et violent. Selon cette définition, il faudrait trouver un autre terme pour désigner la révolution tranquille des Québécois (qui n'a pas fait une seule victime), ou celle des officiers portugais qui en a fait très peu. Peut-être conviendrait-il plutôt de parler en l'occurrence d'évolution, encore que ce terme soit lui aussi ambigu et imprécis. Il indique souvent le changement progressif d'un état de fait politique, ou social ou les deux, qui se modifie, avec ou sans violence, au cours d'une longue période de temps; il pourrait alors convenir aux Révolutions mexicaines ou irlandaises, par exemple. En ce sens, si la Révolution haïtienne commence en 1789 et ne prend fin qu'en 1804, ou même plus tard, elle fut, si l'on ose cette formulation paradoxale, une révolution évolutive. Si l'on considère par contre que la violence est une composante sans doute insuffisante mais néanmoins essentielle de la révolution, ce qui s'est passé dans la partie française de l'île Saint-Domingue a été de ce point de vue une révolution en bonne et due forme.

Une révolution se fait toujours contre quelqu'un, soit l'étranger, soit des compatriotes ennemis de classe, de caste, de race, de religion, ou d'opinions politiques. L'État algérien s'est constitué grâce à l'élimination des Français et la mise au pas des opposants, les États-Unis, l'Irlande et l'Inde ont arraché leur indépendance aux Britanniques. Sans doute dans ces cas serait-il plus exact de parler de guerre d'indépendance. (En fait, nous parlons en français de «guerre de l'indépendance américaine» pour désigner ce que les principaux intéressés appellent de préférence «the American Revolution»).

La Révolution haïtienne est souvent considérée comme le modèle ou, en tout cas, comme l'inspiratrice des luttes des peuples du Tiers monde d'Afrique et d'Asie pour se libérer de la tutelle coloniale, pour renvoyer chez eux les Européens et leurs descendants venus opprimer et exploiter les populations indigènes. Sans mettre la chose en doute, il convient toutefois de rappeler que les indigènes Arawaks et Caraïbes avaient complètement disparu de l'île de Saint-Domingue à peu près vingt-cinq ans après l'arrivée des Espagnols, et donc un bon siècle avant que les Français ne se soient installés dans la partie qui devien-

dra française, et encore plus avant qu'ils n'aient commencé à déporter massivement d'Afrique la main d'œuvre servile qui allait faire la richesse de la colonie. Par ailleurs, lorsqu'éclate la révolte des ateliers du nord, la majorité des habitants de Saint-Domingue, tant Noirs que Blancs, n'étaient pas «créoles» mais nés en Europe ou en Afrique. Autrement dit, on peut considérer que ce sont des factions différentes d'une population pour ainsi dire exogène, ou si l'on préfère, immigrée (volontairement ou pas, selon son phénotype) qui seront les acteurs de la Révolution haïtienne. Cette dernière n'a pu se faire, contrairement à la quasi-totalité des luttes coloniales pour l'indépendance, au nom d'une langue, d'une nationalité, d'une religion, d'une culture autochtone humiliée. La Révolution haïtienne s'apparente dans ce sens à l'états-unienne, dans la mesure où elle a été menée à bien par une population exogène au territoire où elle s'est déroulée. Et, encore plus que l'états-unienne, la Révolution haïtienne a été à la fois une lutte contre la métropole européenne et une guerre civile entre différentes factions de la population.

En fait, comme nous le savons, tout commença avec les répercussions de la Révolution française, les hommes de couleur libres prenant parti pour elle, les Blancs de l'île approuvant ou condamnant les événements en métropole. L'Assemblée générale de la partie française de Saint-Domingue s'étant opposée au Gouverneur général et ayant manifesté de fortes tendances séparatistes, voire indépendantistes, elle fut dispersée par la troupe: les premières victimes de la révolution en germe furent des Blancs français tués par d'autres Blancs français. Dans le même temps se produisit le soulèvement mené par les Mulâtres Vincent Ogé et Jean-Baptiste Chavannes, non pas contre la métropole mais contre le pouvoir local. Il s'agissait pour eux de faire reconnaître l'égalité que venait d'accorder ladite métropole aux hommes de couleur libres, et aucunement de toucher au système esclavagiste. La révolte des ateliers du nord en août 1791, qui marque l'irruption dans l'Histoire de la population noire servile, se fit contre le système esclavagiste et fut à l'origine beaucoup plus un mouvement de revendications prolétariennes (si l'on ose cet anachronisme), ou l'expression d'un ras-le-bol désespéré, qu'une action politique pour un modèle de société précis et cohérent.

Forcé par les événements, le commissaire Léger-Félicité Sonthonax ayant de sa propre initiative aboli l'esclavage à Saint-Domingue,

Toussaint Louverture et son armée indigène se rallièrent et boutèrent hors des frontières les troupes espagnoles et anglaises qui, profitant de l'impossibilité de la métropole d'envoyer des renforts sur place, avaient occupé une partie de la colonie. Exerçant les pleins pouvoirs à Saint-Domingue, Louverture eut à réprimer la rébellion de Mulâtres commandés par son rival André Rigaud. S'il peut sembler paradoxal de considérer comme une guerre civile la lutte des Africains et leurs descendants contre les Européens et les leurs, c'est bien en revanche une guerre civile que se livrèrent les Noirs de Toussaint et les Mulâtres de Rigaud, guerre aussi féroce que celles entre les Protestants et les Catholiques d'Irlande du nord, les Cinghalais et les Tamouls au Sri Lanka, les Musulmans et les animistes au Soudan, et les habitants de l'ancienne Yougoslavie les uns contre les autres. Cette guerre civile (entre futurs Haïtiens), cette guerre de race (entre Noirs et Mulâtres) fut marquée par le premier de plusieurs génocides<sup>2</sup> qui ponctuèrent l'histoire de l'indépendance: Rigaud vaincu, Louverture organisa le massacre de plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants mulâtres.

C'est après le débarquement de l'expédition Leclerc et la déportation de Toussaint Louverture que débute la phase suivante de ce que nous appelons la Révolution haïtienne: la guerre de l'indépendance. Ce fut sans doute lorsqu'ils apprirent que Bonaparte avait l'intention de rétablir l'esclavage à Saint-Domingue que les chefs militaires, tant noirs que mulâtres, estimèrent que la séparation d'avec la France était leur seule option. Le nationalisme haïtien est donc le dernier avatar de la lutte contre l'esclavage que les révoltés des ateliers du nord avaient entreprise dix ans auparavant.

Désespérant de venir à bout des Haïtiens, le général Donatien Rochambeau semble avoir programmé leur élimination systématique. Les exactions auxquelles se livrèrent les troupes françaises peuvent être considérées comme génocidaires. Postérieur il est vrai à la transformation de la colonie de Saint-Domingue en république d'Haïti, le massacre par Jean-Jacques Dessalines, aussitôt l'indépendance proclamée le

---

2 Par génocide, nous entendons l'organisation du massacre systématique de personnes, sans distinction de sexe, d'âge, ou d'opinion, pour le simple fait d'appartenir à une communauté nationale ethnique ou religieuse donnée.

1<sup>er</sup> janvier 1804, des Français qui n'avaient pas fui ne peut être considéré, lui, que comme un génocide pur et simple.

L'assassinat en 1806 de l'empereur Jacques I<sup>er</sup> Dessalines par ses anciens compagnons d'armes constitue le premier des nombreux coups d'état qui allaient ponctuer l'histoire du pays. Avant sa réunification définitive en 1820 sous la présidence de Jean-Pierre Boyer, il allait être le théâtre d'une autre guerre civile entre le régime républicain du président «à vie» Alexandre Pétion dans le centre et le sud du pays, et la monarchie («à vie» par définition) du roi Henri I<sup>er</sup> Christophe dans le nord.

Ainsi, tour à tour (et parfois simultanément) écho d'une autre révolution, revendication de classe, révolte d'esclaves, guerre étrangère, guerre civile, guerre raciale, guerre de libération, génocide, soulèvement contre le premier chef du nouvel État, il est, me semble-t-il, difficile de trouver une autre révolution qui ait passé par des stades si différents, pour ne pas dire contradictoires, à un rythme si rapide, et parfois simultanément dans des régions différentes du pays, sous la conduite de leaders à l'idéologie et aux ambitions particulières. Voilà qui me semble expliquer que rares ont été les analystes, haïtiens ou étrangers, qui aient réussi à en donner une interprétation générale pleinement convaincante, et qu'il est même malaisé d'en dresser une chronologie quelque peu détaillée.

La Révolution haïtienne a-t-elle réussi? La question n'a guère de sens. Tout dépend de ce que l'on suppose qu'elle se proposait, et de si ce qu'elle a effectivement réalisé a résisté à l'épreuve du temps. Mais, en ce moment où nous venons de célébrer cette page glorieuse de l'histoire de l'humanité, les descendants de ceux qui l'ont écrite se posent la question face à l'aggravation effrayante de la crise économique, politique et sociale du pays. On pourrait d'ailleurs remarquer que nombre d'analystes haïtiens ont commencé à se la poser dès les lendemains de l'indépendance.

Un cynique rappellerait que, dans son acception astronomique, le mot «révolution» définit le retour d'un astre à son point de départ. La sagesse des nations affirme que «plus ça change, plus c'est la même chose». Il est vrai que la sagesse des nations énonce autant de bêtises que de vérités. Les Haïtiens ont éradiqué l'esclavage chez eux. Ce fut un vrai changement, et les choses n'ont plus jamais été les mêmes. Que, contre vents et marées, contre l'ostracisme des voisins et l'hos-

tilité des grandes puissances, la République d'Haïti ait réussi à se maintenir, et à ne pas tomber dans la dépendance définitive, est également un précieux acquis.

Inutile d'insister sur les dysfonctionnements de l'État, sur la catastrophe écologique, sur les divisions profondes de la société qui ne sont que trop évidentes en Haïti. Mais peut-être pourrions-nous nous demander pourquoi et comment ceux qui ont réalisé cette révolution qui honore toute l'humanité ont échoué à assurer à leurs descendants le niveau de vie et la dignité qui sont les droits fondamentaux de l'homme et de la femme.

Une remarque, peut-être, qui n'est pas une explication, mais un élément de la problématique: contrairement à ce qui se passe dans la plupart des autres pays, Haïti ne parvient pas à digérer son histoire – les antagonismes, les tensions, les méfiances, voire les haines qui régnaient aux temps de la révolution se perpétuent jusqu'à nos jours. Admirer Christophe ou Dessalines, veut encore dire détester Rigaud, Pétion et Boyer, et le groupe ethnique et social qu'ils représentaient. De nombreux Haïtiens, surtout dans la classe politique, se considèrent comme *moun pam'* (homme lige) d'un des héros de la Révolution (lequel dans certains cas a été transformé en *loa*<sup>3</sup> après sa mort, atteignant ainsi à l'immortalité et à la présence effective dans la vie quotidienne des vivants), et donc l'ennemi des *moun pam'* de ses rivaux. Jean-Bertrand Aristide se déclarait le successeur de Jean-Jacques Dessalines, et Laënnec Hurbon<sup>4</sup> a montré récemment la dimension mystique de la notion de sang dans le discours aristidien. Imagine-t-on un homme politique français se déclarer aujourd'hui le successeur de Napoléon Bonaparte (ou de Louis XVIII, ou de Louis-Philippe, ou de Napoléon III, ou de Félix Faure), un Allemand se déclarer le successeur de Frédéric le Grand ou de Bismarck, et l'un ou l'autre se réclamer du sang, autrement dit de l'hérédité, de ces grandes figures du passé?

L'histoire en Haïti est stationnaire, les idéologies politiques aussi. La sagesse des nations n'a pas toujours raison d'affirmer que ceux qui oublient leur histoire sont condamnés à la revivre. Pas les Haïtiens, en

---

3 Dans la religion populaire, esprit du vaudou doué par le Créateur de pouvoirs sur les humains, et de la capacité de se manifester à eux lors de crises de possession.

4 «Le bicentenaire d'Haïti sur fond de sang et de dictature», dans *Le Monde* (Paris), 30-12-03.

tout cas, qui – justement parce qu’ils sont au contraire incapables de l’oublier – la revivent indéfiniment, non pas dans ses admirables aspects universalistes, hélas, mais dans ses lamentables querelles entre factions prédatrices.